

EN 1950, IL A HISSÉ LE DRAPEAU DE LA FRANCE AU SOMMET DU MONDE. MALGRÉ QUELQUES CONTROVERSE, IL RESTE UN HÉROS NATIONAL

Le 7 juillet 2010, sur la terrasse du restaurant La Bergerie de Planpraz, au-dessus de Chamonix. L'ex-alpiniste tient un piolet de 1950. De g. à dr., des photos de l'expédition. 1. Gaston Rébuffat (à dr.) épuisé et souffrant d'ophtalmie. 2. Herzog, dont la peau des doigts gelés part en lambeaux. 3. Louis Lachenal, le guide de haute montagne qui l'a accompagné au sommet. 4. Lionel Terray, soutenu par un sherpa, Ang-Tharkey, a momentanément perdu la vue.

PHOTO CHRISTIAN BRINCOURT



Maurice Herzog

Il fut le tout premier homme à gagner un sommet de plus de 8 000 mètres. Annapurna, Himalaya : deux mots qui redonnent alors à la France, humiliée par la guerre, le bonheur d'une victoire. De son épopée, Maurice Herzog revient aussi en martyr : il y a perdu ses doigts et ses orteils. Les Français s'enthousiasment pour ce héros blessé, qui deviendra ministre sous de Gaulle. Jeudi 13 décembre, à 93 ans, l'aventurier s'est éteint à Neuilly-sur-Seine. En lui rendant hommage, François Hollande a rappelé ses hauts faits de résistance durant l'Occupation. Ces dernières années, Herzog avait subi plusieurs attaques : certains le taxaient notamment d'égoïsme. Mais, en 2010, pour le soixantième anniversaire de l'exploit, il choisit de poser avec les photos de ses compagnons de cordée, tous disparus. Aujourd'hui, le chef de l'expédition a rejoint ses troupes...

DANS LES NEIGES ÉTERNELLES



« Je vous rapporte la victoire, j'ai les pieds et les mains gelés » : hébété, Maurice Herzog s'adresse aux membres de l'équipe qui l'attendent depuis des heures, rongés par l'angoisse. Enfin, il vient de rentrer avec Louis Lachenal. La veille, le 3 juin, le chef de l'expédition et son second

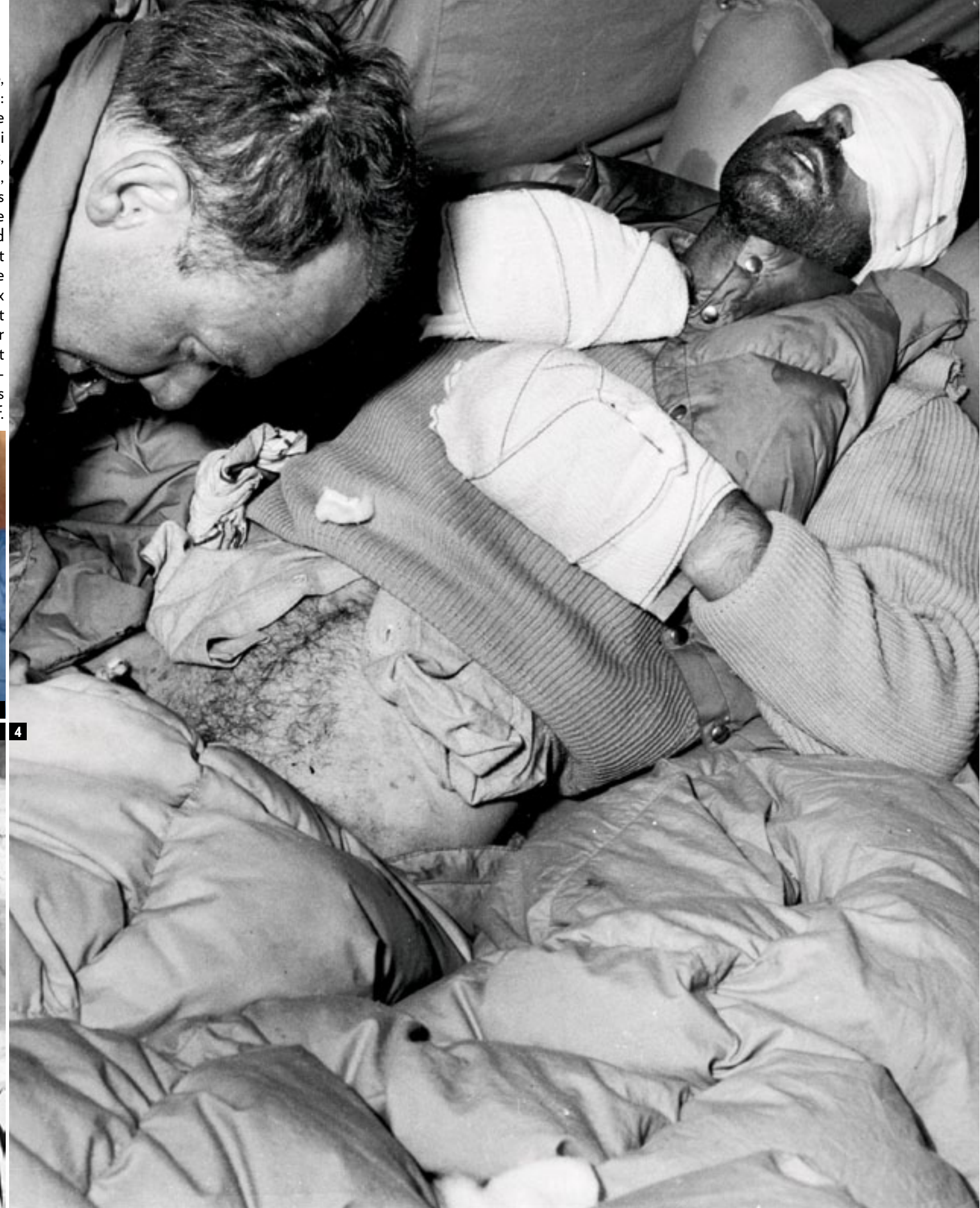
ont gagné ensemble leur premier 8 000. Et failli tout perdre. Car du mythique sommet, il a fallu redescendre dans le blizzard. Pris par la nuit et la tempête, les deux hommes ont bivouaqué dans une crevasse et se sont fait happer par une avalanche. L'un et l'autre vont passer des semaines en enfer. Pas de route : l'expédition doit repartir à pied. Des froids extrêmes on passe aux températures tropicales. La gangrène gagne les membres gelés. Le Dr Jacques Oudot va devoir amputer. A vif.



2



3 4



5



6

POUR VAINCRE L'ANNAPURNA, ILS ONT PAYÉ LE PRIX FORT

1. Le n° 74 de Paris Match paraît deux mois après la victoire. La couverture montre Maurice Herzog qui brandit un drapeau français au bout de son piolet, en haut de l'Annapurna. 2. Sous la tente avant l'assaut final. De g. à dr. : Louis Lachenal, Jacques Oudot, Gaston Rébuffat, Maurice Herzog et Marcel Schatz. 3. Le 5 juin, le Dr Oudot et le diplomate Francis de Noyelle scrutent les pentes. Invisibles, Herzog et Lachenal semblent avoir été emportés par la tempête. 4. Le 5 juin, 14 heures, au camp 2. Après avoir bandé les yeux, les mains et les pieds de Maurice, le Dr Oudot lui fait une série d'injections d'acétylcholine. Très douloureuses, elles vont rétablir l'irrigation sanguine dans les membres gelés. 5. Le 12 juin, dans la jungle, durant la descente. Fiévreux, Herzog voyage à dos d'homme. 6. En juin 1956, la trinité des grands explorateurs français, dans la cabane que Paul-Emile Victor (au centre, avec son fusil) s'est construite à Rambouillet. A g., Maurice Herzog, à dr., le commandant Cousteau avec son teckel, Bulle.

1. En 1959, à une première de « Carmen », à l'Opéra de Paris.
 2. En février 1978, avec son fils Sébastien, 2 ans, devant sa maison, La Tournette, à Chamonix. 3. En 1989, au golf de Chamonix, avec son épouse, Elisabeth, dite Sissi, et ses trois fils. De g. à dr. : Mathias, 10 ans, Laurent (né d'une première union), 20 ans, et Sébastien, 13 ans.
 4. En janvier 2009, lors de son 90^e anniversaire, dans son salon, à Neuilly, avec Félicité. En août 2012, celle-ci a publié « Un héros », un roman où elle brise l'image mythique de son père.

1
23
4

APRÈS LES HABITS DE L'AVENTURIER, IL ENDOSSE CEUX DE L'HOMME POLITIQUE ET DU CHEF DE CLAN

De retour en France, Maurice Herzog n'est plus que souffrance. Hospitalisé pendant un an, il se sent « cloîtré dans le plâtre comme dans un sarcophage ». Mais il en profite pour dicter « Annapurna. Premier 8000 », qui se vendra à 15 millions d'exemplaires. La vie reprend, « nouvelle et très belle ». Même s'il n'a plus que ses pouces et s'il lui faut désormais marcher sur les talons. Il pratique le ski et le golf, reprend l'alpinisme. Malraux le recommande à de Gaulle, qui le prend dans son gouvernement. Le secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports développe l'éducation physique à l'école, devient membre du Comité olympique international... Sa première épouse, Marie-Pierre de Cossé-Brissac, lui donne Laurent et Félicité. De la seconde, Elisabeth Gamper, il aura Sébastien et Mathias. Un amour pour toujours...

DANS LE TRAIN DU RETOUR, LE DOCTEUR SECTIONNE SANS ANESTHÉSIE SES ORTEILS ET SES DOIGTS MORTS QU'IL JETTE PAR LA FENÊTRE

PAR CHRISTIAN BRINCOURT

Août 2012, 10h30, Chamonix. Les premiers rayons du soleil couronnent les sommets des Drus. La lumière frappe de plein fouet le grand chalet familial de bois clair, sur la route des Nants. A pas mesurés, Maurice Herzog, 93 ans, s'appuie sur l'épaule de « Sissi », son épouse, pour aller prendre place à un petit déjeuner tardif. Hier soir, il a présidé en bout de table un repas servi à douze invités. Le verbe haut, mais fragilisé, il a souvent levé son verre de blanc de Savoie en proclamant : « Santé ! » à ses amis qui l'entouraient. Ses deux fils, Mathias et Sébastien, étaient de la fête.

Depuis cinquante-trois ans, je partage avec le vainqueur de l'Annapurna une complicité personnelle et professionnelle. En ce matin d'été, dans le silence de la vallée qui s'éveille, je regarde cet homme usé par le temps, aux doigts absents, aux pieds mutilés, qui marche sur ses talons, mais au sourire toujours charmeur, en quête d'une séduction permanente. Pour les Français des années 1950-1960, il incarna à lui seul (ce qui lui fut souvent reproché) une fierté nationale retrouvée. En 1950, la France était exsangue, ruinée, humiliée par la défaite et la collaboration. Cette France avait besoin de références, de héros.

On ne peut, aujourd'hui, imaginer l'impact populaire de l'exploit réalisé le 3 juin 1950, à 14 heures. Stupéfaite, l'opinion découvrait, un mois plus tard, qu'une poignée de Français, fous furieux de la haute montagne, venait de faire flotter le drapeau tricolore sur l'Annapurna en Himalaya. Pour la première fois, des hommes, des Français, avaient vaincu (sans oxygène) un sommet de 8075 mètres. De surcroît, ces héros devenaient des martyrs aux membres gelés et amputés.

Ils étaient deux au sommet, Louis Lachenal, guide de haute montagne, et Maurice Herzog, chef de l'expédition. C'est lui qui tendait son piolet vers un ciel noir, par -40 °C avec un petit drapeau tricolore. A travers cette image qui fit la couverture du numéro 74 de Paris Match, la France retrouvait un certain sens de ses valeurs disparues, après quatre années de guerre. Herzog entraînait vivant dans la légende. Un an plus tard, depuis son lit de l'Hôpital américain, où il restera une année pour subir des greffes douloureuses, il dicta le récit de l'expédition : « Annapurna. Premier 8000 ». Ce livre fut édité dans 40 pays et dévoré par 15 millions de lecteurs. A Paris, 100 000 personnes firent la queue, salle Pleyel, pour assister aux dix conférences relatant l'aventure de l'Annapurna.

Soixante-deux ans après, sur la terrasse de son chalet, nous abordons le sujet, toujours d'actualité, à travers les critiques qui fleurissent de rumeur en rumeur.

Paris Match. On vous reprochera toute votre vie d'avoir écarté du rond de lumière vos compagnons de cordée : Lachenal, Terray, Rébuffat, Couzy, et Schatz à votre seul profit. N'était-ce pas un excès d'égoïsme ?

Maurice Herzog. Ce sont les journalistes de l'époque qui ont construit mon personnage de héros ! La France avait besoin de référence, d'idéal. J'ai été "fabriqué" par la presse. La couverture de Match a été l'élément moteur, car c'est moi seul qui brandis le piolet de la victoire. Les titres se sont faits tout seuls sur ma personne. Mais vous le savez : j'ai toujours associé Lachenal à cette victoire. Sans lui, je serais mort. Nous étions une cordée. Quant aux autres camarades, je les ai toujours cités, d'abord dans le livre, puis dans toutes les conférences, les articles, les émissions de radio. Tout le monde se souvient des premiers pas de l'homme sur la Lune et du nom d'Armstrong. Qui se souvient, aujourd'hui, de son compagnon qui fait la photo ? Il s'appelait Aldrin.

Après votre rôle dans la Résistance et l'aventure de l'Annapurna, vous avez connu tous les honneurs. De Gaulle vous nomme secrétaire d'Etat aux Sports, de 1958 à 1966. Vous imposez le sport à l'école et comme épreuve au bac. La politique vous fait député, puis maire de Chamonix durant neuf ans. Vous êtes membre à vie du Comité olympique et avez été récemment élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur par Nicolas Sarkozy. Vous devez tout cela à l'Annapurna. De quoi aimez-vous vous souvenir, six décennies plus tard ? N'êtes-vous pas devenu un monument national ?

J'aime me rappeler les missions secrètes que me confiait de Gaulle. Comme celle de me rendre seul en Chine pour rencontrer Mao au nom de la France. Je n'oublie pas les rencontres très protégées et ultrasecrètes avant l'arrêt de la guerre en Algérie, avec les chefs de la révolution algérienne. Je suis fier d'avoir fait voter la première loi antidopage pour les sportifs, comme le sport obligatoire à l'école. Quant au monument national, comme vous pouvez le constater, il est un peu branlant sur ses fondations à 93 ans.

Redoutez-vous la mort après une telle existence faite de responsabilités, d'aventures et, disons-le, de séduction ?

Qui ne pense pas à sa mort ? Non, je n'ai pas peur d'elle. Elle peut me frapper en buvant mon thé devant vous ou en regardant une dernière fois ce mont Blanc sublime, face à nous. Ce qui m'emmerde vraiment, c'est de m'arrêter de vivre ! En effet, j'ai eu une vie étonnante et rare, avec ses bonheurs et ses coups bas. Oui, j'ai aimé passionnément les femmes, elles m'ont toujours fasciné. Oui, je vis une immense passion avec Sissi, mon épouse, qui m'a donné deux fils. Je sais ce que je lui dois. Un jour prochain, je réaliserai le serment fait avec Lionel Terray, mon frère de montagne. Sur l'Annapurna au camp 3, nous avons fait le pacte d'être enterrés côte à côte au Biollay, le cimetière de Chamonix. Mon trou est déjà prêt à côté de sien, au numéro 707, allée A.

Quelles furent les réelles épreuves de votre existence ?

La souffrance extrême de mes amputations, pieds et

maines. Il faut les avoir vécues pour comprendre. Il faut avoir connu les ciseaux du Dr Oudot qui sectionnait, sans anesthésie, tous mes orteils un par un, puis mes doigts pourris par le gel qu'il jetait par la fenêtre du train qui nous descendait du Népal. Ce furent les horribles piqûres dans la plèvre, faites au camp de base. Je sens toujours Lionel qui me tenait fort dans ses bras et hurlait avec moi. Des moments intenses. En revenant sur terre, moralement, j'ai été affecté par certaines critiques, des doutes. J'ai été blessé de perdre la mairie de Chamonix, en 1977, mais un fossé s'était creusé avec le bétonnage de certaines tours en ville. J'ai vécu aussi les grands drames du massif du Mont-Blanc, les secours des années 1968-1975, les quatorze guides morts à l'aiguille Verte, comme l'affaire Desmaison dans les Jorasses. Les reproches concernant une certaine mégalomanie m'ont blessé. Un livre, "Annapurna, une affaire de cordée", écrit par l'Américain David Roberts, m'a scandalisé, remettant en question notre exploit.

Toute cette vie repose sur quelques minutes où vous partagez la victoire, à 8 000, avec Lachenal. Tentez encore une fois de me décrire ce que vous avez vécu là-haut...

Le 3 juin 1950, nous avons quitté le camp 5 à l'aube. Le vent a soufflé toute la nuit. Nous n'avons pas dormi une seconde. Altitude : 7 600 mètres. Sans nous parler, nous faisons péniblement la trace, jusqu'au ventre dans la neige fraîche. A part de très minces vestes en duvet, nos équipements sont à l'opposé de ceux d'aujourd'hui : gants en laine, chaussures en cuir et guêtres en toile. Le froid est intense et l'effort accablant. Nous respirons par à-coups, difficilement. Lachenal s'arrête et hurle : "Je commence à geler, je ne sens plus rien. Crois-tu que cela vaille le coup ?" Il a délacé une de ses chaussures et se flagelle le pied. Comme lui, j'ai froid aux deux pieds. Je le regarde, il m'apparaît comme un fantôme. La neige nous aveugle malgré nos lunettes. Tout en bas, les glaciers nous semblent si petits ! Brusquement, Lachenal crie : "Si je retourne, qu'est-ce que tu fais ?" Tout mon être refuse cette proposition. Après tant de mois d'efforts, tant de souffrances, alors que nous touchons presque au but, je lui réponds : "Je continuerai seul." "Alors, je te suis." C'est le guide qui a parlé, plus que l'ami. Nous savons tous les deux que jamais un guide n'abandonne un client ni un compagnon. A cette minute, nous devenons frères. La neige devient dure. Les crampons tiennent. Lachenal marche mieux. En relevant le nez, nous voyons le couloir qui doit déboucher sur une arête sommitale.

[A ce moment du récit, Herzog parle plus lentement. Yeux fermés, il revit la plus grande scène de sa vie. Celle qu'il a dictée, il y a soixante-deux ans, sur son lit de souffrance.]

HOMMAGE À MAURICE HERZOG PAR SES FILS MATHIAS ET SÉBASTIEN

Notre père, ce héros

Mon frère Mathias et moi souhaitons lui rendre un ultime hommage, celui qu'il mérite. Le destin de notre père était étroitement lié à Paris Match depuis cette fameuse couverture de 1950. Beaucoup de choses ont été écrites dernièrement sur lui, alors qu'il ne pouvait plus s'exprimer. Nous voulons apporter notre éclairage sur qui il était.

Oui, c'était une personne complexe, avec ses qualités et ses défauts, ses forces et ses faiblesses. Les personnalités publiques, si célèbres soient-elles, restent des hommes comme les autres. En ce qui nous concerne, ce fut un père exemplairement

attentif. Notre mère et lui allaient fêter leurs trente-cinq ans de mariage, le 18 décembre. Elle a toujours été à ses côtés, jusqu'au dernier souffle. Derrière les héros, il y a souvent des femmes extraordinaires. Notre mère en est une.

Oui, il était aimé. Par sa femme, ses deux fils, mais aussi par toute la famille, révoltée par l'image de lui qui a été façonnée. Je peux dire sans crainte que « Momo » - c'était son surnom - était adoré de ses huit frères et sœurs et de ses nombreux neveux et nièces.

Oui, il a bien été au sommet de l'Annapurna. Personne dans le milieu de la montagne ne comprend

Couchés sur nos piolets, nous respirons avec peine. Un petit détour vers la gauche. Un vent brutal nous giflé... Au-dessus, plus rien ; c'est le ciel. Nous avons vaincu l'Annapurna : 8075 mètres. Notre cœur déborde de joie. Je viens de naître une seconde fois. Le sommet est une corniche de glace. Les précipices, de l'autre côté, sont terrifiants. La mission est remplie. Que la vie sera belle, maintenant ! Je sors mon Foca de mon sac. J'attache le petit drapeau sur le piolet. Louis, en contrebas, prend trois photos en noir et blanc. Avec difficulté, je recharge une pellicule couleur. Lachenal râle et me crie : "Tu es fou, il faut partir d'ici, redescendre tout de suite, on perd du temps." Je sais qu'il a raison, c'est la réaction du guide. Il tape des pieds. Nous sommes en train de geler. Je fais deux photos de "Biscante" [Lachenal]. Hélas, elles seront floues, on me le reprochera souvent. Je n'arrive pas à m'arracher du sommet. Des images se succèdent dans ma tête. Ma vie défile dans mes pensées. "Allez, droit en bas !" lance Lachenal. Il a bouclé son sac et court déjà dans la descente. Je le suis, enfin délivré. Le drame ne fait que commencer.

[Quelques jours plus tard, avant de quitter Maurice Herzog, je lui lis, à la demande de son épouse, quelques extraits du livre intitulé : "Un héros", paru en août chez Grasset. A l'abri du mot roman, sa fille, Félicité Herzog, met en doute la véracité de sa victoire sur le sommet. Elle insinue qu'un pacte secret aurait lié Lachenal et son père avant de faire demi-tour devant l'échec, laisse entendre que la célèbre photo serait peut-être un faux et n'hésite pas à écrire que Maurice Herzog est "un menteur et un hémiplegique de la pensée". En un mot, "un mystificateur". Posant sa main sur mon bras, Maurice Herzog arrêta ma lecture, le visage bouleversé, interloqué : "Mais qui a écrit de telles choses, de telles conneries ? C'est insupportable."]

Maurice, ce livre est l'œuvre de Félicité, votre propre fille...

Non, ce n'est pas possible. Jamais elle ne pourrait écrire de telles choses, elle qui est si proche de moi ! Ce n'est pas elle qui a écrit cela. Je ne peux le croire et l'admettre.

[Prenant alors le livre, il découvre en quelques minutes, pour la première fois, ces lignes. Soudain, un grand voile de chagrin et de tristesse s'abat sur le vieil homme. Il referme lentement le livre en regardant le mont Blanc qui vient de se couvrir de nuages.] ■

Maurice Herzog est inhumé à Chamonix, le 20 décembre, à 14 heures, au cimetière de Biollay, en présence de ses enfants et de ses amis. Il repose comme il le souhaitait auprès de Lionel Terray, son frère de l'Annapurna.

pourquoi l'ascension est remise en cause aujourd'hui. Quelle preuve nouvelle a été apportée ? Un « roman » publié soixante-deux ans après, suspectant la parole d'un guide ? Restons sérieux et respectons la profession des guides.

Oui, c'est un héros. Mais ce pays n'aime pas le succès, qu'il diminue toujours en l'entachant de polémiques. Aux Etats-Unis, le prestigieux « New York Times » vient de lui consacrer une page entière.

Ce que je garderai en mémoire, c'est la joie qu'il avait de voir mon fils, Ethan. Pour celui-ci, grand-père restera toujours un héros.



En 1952, deux ans après l'ascension de l'Annapurna, les mains et les pieds mutilés, il triomphe des 4 478 mètres du mont Cervin, en Suisse.

Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports dans les années 60, il assiste (au centre, au premier plan), à un tournoi de ping-pong entre la France et la Chine. Décembre 1958, au Lido. Maurice Herzog, grand séducteur, au côté de Géraldine Chaplin, après un concert de Maria Callas à l'Opéra.

